Véronique Denizot. « *Comme un souci aux rayons du Soleil* ». *Ronsard et l'invention d'une poétique de la merveille (1550-1556)*. Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 373. Genève, Droz, 2003. P. 352.

Le livre commence par une introduction (p. 9-23) scindée en deux parties qui commentent tour à tour le titre et le sous-titre : « *Comme un souci...* », c'est-à-dire Ronsard-tournesol qui reflète pour ses semblables « la grandeur et la beauté du monde » (p. 16), et « *la poétique de la merveille* », terme que Mme Denizot explique par ces mots : « Selon la modalité et la violence du choc, on parlera d'émerveillement, de stupeur, d'ébahissement, d'admiration ou d'étonnement ; la merveille, inouïe, rend curieux, abasourdit, interloque » (p. 17). Bien que nous ne soyons que dans une introduction, tout cela gagnerait à être un peu plus précis. Ainsi, le mot « souci », cité dans le titre et dans l'exergue du livre d'après un sonnet des *Amours* se trouve commenté en ces termes par Muret dans l'édition de 1553 : « Le Souci est une fleur nommée par les Grecs Heliotropium. A cause qu'elle se tourne tousjours vers le Soleil ». Souci-héliotrope donc, mais aussi souci-tournesol, écrit constamment Mme Denizot. Cela est étymologiquement cohérent (souci= *solsequia*) mais il n'empêche que cette équivalence entre les trois mots, présentée comme allant de soi, chiffonne un peu puisque n'importe quel botaniste même médiocre sait aujourd'hui que la fleur du souci n'est pas celle du tournesol ni celle de l'héliotrope. Sans doute au XVI^e siècle la désignation dans les sciences naturelles pèche souvent par manque de rigueur. Mais pourquoi ne pas le rappeler ? et pourquoi ne pas mentionner non plus l'explication de Muret¹ ?

Vétilles, admettons-le, si ce n'est que de telles imprécisions se retrouvent ailleurs. Dans la deuxième partie de l'introduction, à propos de la notion de merveille qui « ne se limite pas aux objets et phénomènes étranges, aux prodiges et aux miracles », l'auteur invoque le témoignage de Montaigne « qui à la fin du siècle, se moque des superstitions de ses contemporains » dans l'essai *Des boitieux* (p. 17). Mais encore faut-il ne pas taire que dans le même essai Montaigne donne aussi une appréciation de l'« admiration » (synonyme, comme on l'a vu, de « stupeur, ébahissement, étonnement ») bien différente puisque loin de s'en moquer, il considère cette attitude — on est tenté de dire : cette disponibilité — comme la première qualité de l'esprit : « L'admiration est fondement de toute philosophie, l'inquisition le progrez, l'ignorance le bout »² ? Pourquoi n'avoir pas cité cette phrase extrêmement célèbre qui se rapporte d'une certaine façon — ou d'une façon certaine — à l'étude de la « merveille »³ ? N'est-il pas imprudent de retenir à l'appui d'une démonstration les mots qui conviennent en les isolant du contexte qui risque d'en modifier le sens ?

Dernière remarque inspirée par cette introduction, j'ai regretté qu'un des termes importants du titre, « invention », n'ait droit à aucune explication particulière. Comment faut-il comprendre « l'invention de la poétique de la merveille » ? comme une « invention » au sens moderne du mot (quelque chose comme le « Je veux être résolument moderne » de Rimbaud) ? au sens étymologique (retrouver

dans les modèles, et grâce aux modèles, une poétique avec « style à part et sens à part », comme écrit quelque part Ronsard) ? On aimerait le savoir.

Si j'insiste un peu lourdement sur ces incertitudes des premières pages du travail de Mme Denizot, c'est qu'elles me paraissent représentatives de ce qui fait, en plusieurs endroits, la faiblesse d'un ouvrage au demeurant sérieux et intéressant, je veux dire une certaine indécision tant à propos de certains termes (l'« invention », mais aussi la « poétique », dont on ne discerne pas toujours ce qui, dans l'esprit de l'auteur, la différencie de la simple « poésie ») qu'à propos du lecteur à qui s'adresse cette thèse : s'agit-il d'un spécialiste de haut niveau à qui on ne fera pas perdre son temps en lui rappelant des notions élémentaires (et dans ce cas l'« invention » doit sûrement se comprendre au sens étymologique) ou d'un amateur, sans doute éclairé, mais pour qui il faut, comme on dit familièrement, mettre les points sur les i (d'où l'explication sur l'émerveillement, qui est aussi stupeur, ébahissement, admiration, étonnement, et qui de plus est inouï, rend curieux, abasourdit, interloque...) ?

L'ensemble de l'ouvrage s'organise en quatre chapitres. Le premier, « L'étonnement poétique » (p. 25-98), s'attache au lexique, au contexte poétique, à la rhétorique de l'éloge et — c'est à mon avis le plus intéressant — aux textes des théoriciens sur l'émerveillement poétique (ce qui est voisin, mais un peu différent de la notion de « merveille » proprement dite) : Vida, Pontano, Fracastor. Il se termine par une dizaine de pages sur « les poètes français et l'admiration avant Ronsard », soit Lemaire de Belges, Marot, Scève. Tout cela répond au sujet, les références sont approfondies, l'érudition enrichit la réflexion, mais de l'« invention » annoncée, pour l'instant, nulle nouvelle. Sans doute, ces pages parlent de l'imitation et frôlent ainsi la question. Mais on reste dans le vague. On nous dit par exemple que selon Vida — et il est certain que ces mots s'appliquent à Ronsard — « le souffle de l'enthousiasme divin donne au poète un sens supplémentaire pour déceler les harmonies invisibles du monde et les imiter » (p. 70). Voilà qui décrit justement l'apport de la poésie aux hommes, et éventuellement la nouveauté de telle ou telle poésie. Mais dire de la nouveauté de Virgile (telle que la voit Vida) qu'elle naît d'un « espace d'invention offert par le hiatus des langues » (p. 72) me paraît aussi peu clair que réducteur. Je crains que Mme Denizot ne se laisse ici emporter par les mots⁴ en oubliant de renseigner son lecteur curieux de savoir ce que peut bien être l'« espace d'invention » où va s'abriter la « poétique de la merveille » chez Virgile, et chez Ronsard.

On attend donc la réponse dans les chapitres suivants plus exclusivement consacrés à Ronsard. Le chapitre 2, « Célébrer » (p. 99-172), s'attache aux poétiques de l'éloge dans les odes, les sonnets et les hymnes. En présentant son travail, dans l'introduction, Mme Denizot le résumait par ces mots : « Chaque genre véhicule un imaginaire de représentation qui lui est propre [...]. Les divers objets auxquels s'attache successivement le poète deviennent, sous sa plume, des merveilles pour le lecteur » (p. 23). Et tout au long du chapitre, on aboutit à une réflexion sur l'étrangeté, sur l'émerveillable, dont la définition m'a paru un peu floue. Si l'étrangeté est partout, l'émerveillable l'est aussi, tout devient donc

merveille et la notion se dilue. Il n'est pas faux d'assurer que « Ronsard proclame son aptitude à susciter de la beauté dans le grand rond de l'univers, en chantant ses merveilles et en favorisant sa renommée » (p. 169), mais c'est là, pour un poète de la Pléiade, quelque chose de profondément banal, et dont la banalité même est significative : le monde n'est-il pas une « collection de merveilles » ? Ce qui n'est pas banal dans l'affaire, c'est la supériorité poétique de Ronsard beaucoup plus que les thèmes choisis et que les ambitions proclamées. Dans son adoration des merveilles, dans son écriture de la merveille, Ronsard — s'il le fait mieux que d'autres — adopte une attitude courante à son époque.

D'autre part, dans une page de ce chapitre 2 consacrée aux hymnes, on trouve un développement qui ne m'a pas entièrement convaincue sur « la nature, sujet ennuyeux à traiter » (p. 164). Il y est dit que « pour les poètes “la nature est ennuyeuse” »⁵. Assurément, Ronsard « condamne » (relativement) Lucrèce dont il juge la poésie trop didactique, mais il n'en estime pas moins, comme l'auteur du *De rerum natura*, que les *naturalia* sont sources d'étonnement, donc d'émerveillement (p. 165). Je regrette d'ailleurs, à propos de nature et d'émerveillement, que Mme Denizot ne consacre pas plus d'attention aux comparaisons ronsardiennes, si souvent associées à la nature, si souvent sujets d'émerveillement, et toujours lieux favorables à l'« invention » poétique — et peut-être même (qui sait ?) à l'invention d'une poétique.

Le chapitre 3 (p. 173-250) est intitulé « Interloquer ». Il faut comprendre qu'il traite des rapports entre poète et lecteur et de l'étonnement que le premier vise à créer chez le second, ou pour le dire en citant Mme Denizot, aux « stratégies d'un auteur qui réfléchit à la lisibilité de son texte » (p. 23). Il y est question de l'exploitation du procédé de l'*enargeia*, mais aussi d'images traditionnelles (« les ailes de mes vers », « amour archer », *etc.*), dont les exemples renvoient à des textes souvent connus, mais que l'auteur relie à des modèles grecs ou italiens moins familiers en enrichissant ainsi leur lecture et en évoquant une poétique de la brièveté, le rôle de la musique, de l'harmonie, et de la description.

Dans le dernier chapitre, « L'énigme du monde » (p. 251-314), on passe aux rapports que la poésie entretient avec l'univers dont la célébration se pratique de manière diverse (par la louange, la plainte, *etc.*). On y trouve les Muses, le paradoxe et la mythologie. Ronsard, conscient que l'imitation du monde n'est qu'illusion, « découvre du même coup les prestiges et les pouvoirs illusionnistes de la parole qui donne vie aux riches et merveilleuses conceptions de l'esprit » (p. 23). D'où l'émerveillement, né cette fois des mots et de la fable.

Malgré les réserves que j'ai exprimées dans ce qui précède, je ne voudrais pas laisser sur l'impression que le travail de Mme Denizot est dépourvu de qualité. Une bonne partie de ce qui m'a gênée provient d'un décalage entre ce que semble promettre le titre et ce que donnent réellement ces 350 pages. L'auteur n'offre pas tant le résultat d'une recherche sur l'invention ni sur la poétique que l'étude d'un thème, et son titre serait plus satisfaisant s'il annonçait simplement un traitement du thème de la merveille et de l'émerveillement chez Ronsard. Nous avons là, en effet, un examen attentif de grands morceaux de la poésie de Ronsard, et ce qui

nous est apporté de très précieux, c'est une quantité de références, de sources, un enrichissement appréciable de l'intertexte constamment documenté. Mme Denizot n'est pas la première à considérer cet aspect de la production poétique de Ronsard (de son « invention » ?), mais outre qu'elle donne de nouvelles références, elle cite les textes auxquels elle fait allusion en permettant ainsi au lecteur, souvent plus ignorant qu'elle, de constater la pertinence des rapprochements qu'elle opère.

Ce travail sérieux est donc digne d'éloges malgré quelques maladresses. Il se complète d'un index des noms propres (de l'Antiquité jusqu'au XVII^e siècle), d'une bonne bibliographie et de la table des matières.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Notes

1. Plus tard Goulart, dans ses commentaires sur *La Sepmaine* de Du Bartas, formule la même remarque associant le souci à l'héliotrope. En revanche, dans les *Epithetes françoises* de Maurice de La Porte, il n'est question ni de souci ni d'héliotrope ni de tournesol.
2. Montaigne, *Essais*, éd. Pierre Villey, nouvelle éd. révisée par V.-L. Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, p. 1030.
3. Notons que Montaigne, pourtant cité par Mme Denizot dans tout ce début, n'est pas mentionné dans l'Index des noms à la fin du volume.
4. Autre exemple qui peut laisser perplexe : à la fin de sa conclusion, Mme Denizot se plaît à définir Ronsard comme un « poète héliotropique », l'héliotrope en la circonstance préfigurant, nous est-il dit, le renversement copernicien... (p. 323).
5. Quelle est la référence de cette citation entre guillemets ?

Pascal Lardellier. *Les miroirs du paon. Rites et rhétoriques politiques dans la France de l'Ancien Régime*. Paris, H. Champion, 2003. P. 352.

« La meilleure forteresse qui soit est de n'être pas haï du peuple, parce que, encore que tu aies des forteresses, si le peuple t'a en haine, elles ne te sauvent pas ». À l'instar des structures imaginaires décrites par Machiavel, l'entrée royale constituerait selon Pascal Lardellier une procédure de domination politique qui atteignit son apogée au moment où la monarchie cherchait à affirmer sa légitimité et à imposer respect et gratitude dans des régions parfois rebelles. Pour étudier cette pratique qui se développa à partir du XV^e siècle et se raréfia dès le début du XVII^e, l'auteur propose un ouvrage en deux parties : il s'agit dans un premier temps de comprendre l'entrée royale en temps qu'objet symbolique et rite de « théâtralisation des institutions », puis de s'intéresser à la « rhétorique de l'idéalité » qui caractérise les livres d'Entrées publiés par des auteurs comme l'historiographe Pierre Matthieu dans les années 1595-1600.